

giques de la région et montre la délimitation si nette de la nappe de Morcles et de la nappe des Diablerets. M. I. Mariétan nous présente comme des connaissances les beaux sommets des Alpes pennines : le Cervin, la Dent Blanche, le Rothorn de Zinal, le Weisshorn. Quelques collègues nous quittent pour redescendre sur le versant vaudois, tandis que nous allons nous plonger dans le vallon de Cheville avec les premiers rayons du soleil. Des champs d'Anémones alpines à fleurs blanches nous émerveillent, nous faisons une longue halte au bord du lac, gardant dans notre mémoire l'image de ce paysage austère.

Puis c'est la longue descente, le garde-chasse Favrod nous rejoint et nous montre l'ancien nid d'Aigle de Vérouet et plus bas le nid actuellement occupé de Tzamperon, fort bien placé dans les grands rochers inaccessible. Vers l'extrémité sud de ces rochers nous avons la joie d'admirer le magnifique Lis rouge (*Lilium croceum*).

Toute la vallée est baignée de lumière, les teintes des rochers et des différentes espèces d'arbres sont très belles. Pendant une halte nous recevons 6 nouveaux membres : Mlles Anne-Marie Schaub et Elisabeth Zulauf de Pradegg-Sierre, MM. les Dr Henri et S. Cuendet d'Yverdon, Lucien Dardel de Neuchâtel, Charles Frossard de Lausanne.

Tout en suivant ce beau chemin ombragé nous débouchons sur la vallée du Rhône vers la chapelle de St-Bernard. Quelle vue magnifique sur le Valais central ! M. Mariétan nous explique cet immense panorama, puis il nous conduit loin des chemins ordinaires, à travers l'arête boisée du Tussoz, type parfait de la pinède valaisanne chaude et parfumée. A mesure qu'on descend la chaleur augmente, dans les vignes de Magnot c'est la fournaise. La route déserte nous rappelle la tristesse des temps présents que nous avions oubliée pendant deux jours. Au Buffet de la Gare d'Ardon où nous arrivons tout à fait déshydratés, M. Gagnebin prend la parole pour remercier M. Mariétan d'avoir si bien conduit la nombreuse caravane, et l'on se quitte, emportant les beaux souvenirs de ce paysage et de l'excellente camaraderie des membres de nos deux sociétés. »

Les arbres sauvages taillés pour la feuille en Valais

par I. MARIETAN

Au moyen âge, dans notre pays, les surfaces défrichées et transformées en prairies étaient souvent insuffisantes pour l'entretien du bétail. Certaines années la récolte du foin était encore réduite par suite du mauvais temps. Privé de moyens de communication on ne pouvait pas, dans les « pays » éloignés, se

procurer un supplément de fourrage et de nourriture. C'étaient des années de famine et de misère, très redoutées. Il fallait s'ingénier à trouver des moyens exceptionnels de subsistance pour les bêtes comme pour les gens. L'industrie n'existant pas, la population toute entière devait tirer du sol tout ce qui lui était nécessaire.

On eut alors l'idée de chercher un supplément de nourriture pour le bétail en récoltant les feuilles des arbres avant leur complète maturité. On ébranchait les arbres et les rameaux feuillés étaient desséchés et conservés pour l'hiver.

Les conditions de vie ont changé ; cette taille des arbres sauvages a disparu un peu partout ; on en retrouve cependant des restes dans tous les cantons montagnards. Elle existe encore dans les Cévennes, les Pyrénées, les montagnes du Portugal, dans les Apennins, les Carpathes, les Balkans et aussi dans les régions de la Scandinavie.

Le Valais, pays si isolé dans ses montagnes et dès lors si remarquable pour la conservation du passé, a conservé un peu partout cette méthode : à Savièse, par exemple, elle est générale. La littérature agricole ne parle guère de cet usage pourtant singulièrement intéressant par son originalité et son histoire.¹

Dans le Valais central et le Haut-Valais, en plaine même comme à Chamoson, mais surtout en montagne, on voit des arbres ne portant que de jeunes branches autour du tronc, avec un toupet de branches plus grandes au sommet, ce qui leur donne une forme de colonne. Le plus souvent ce sont des Ormeaux, mais il y a aussi des Frênes, des Chênes, des Erables, des Bouleaux et d'autres espèces ; parfois, même, on élague des buissons,

Les arbres taillés sont rarement en plein champ mais plutôt le long des ruisseaux et des bisses, en bordure des chemins, dans les talus qui séparent les champs et les propriétés.

En septembre ou octobre on coupe les branches feuillées, sauf les dernières au sommet pour ne pas trop endommager l'arbre. Cette taille a lieu tous les deux ou trois ans. L'instrument employé est une sorte de serpette à extrémité recourbée, connue dans le Bas-Valais sous le nom de « iezdzo ». L'action est désignée par le verbe « écoter », d'où le nom de lieu : Ecot-

¹ H. BROCKMANN-JEROSCH : Futterlaubbäume und Speiselaubbäume, Bulletin de la Soc. bot. suisse, vol. 46, 1936.

taux. Les « Rappes » désignent aussi l'endroit où l'on taille les arbres et les buissons.

A Ayent l'action d'arracher les feuilles est désignée par le terme « mapa ».

Parfois on effeuille les branches au pied des arbres et on met les feuilles à sécher au soleil ; souvent on transporte les branches feuillées à la maison où elles sécheront sous le toit, dans les granges, ou sur les galeries des raccards.

Assez souvent, pour ménager les arbres, on effeuille les branches sur l'arbre, sans les couper. On grimpe alors tout au sommet, on arrache les feuilles à la main et on les met dans des sacs suspendus aux branches par des crochets en bois, maintenus ouverts par des rameaux souples, courbés en arcs de cercle. Ce sont généralement des femmes qui font ce travail, on les voit au sommet d'arbres très élevés, effeuillant les branches flexibles des Ormeaux avec une grande dextérité et une tranquille assurance.

L'utilisation de ces feuilles est variée : on les donne à manger aux chèvres, parfois aux moutons et plus rarement aux jeunes bovidés. On prétend qu'elles sont un agréable changement de nourriture et stimulent l'appétit. L'analyse montre qu'elles constituent un fourrage de qualité moyenne.

Les feuilles d'Ormeaux en particulier, sont utilisées pour les porcs. On les fait cuire et on les laisse fermenter comme choucroute dans des cuves, tout comme on prépare les feuilles de la grande Oseille, du Taconnet, de certains Pétasites ou même des Chardons épineux de la montagne. Avec les feuilles d'Ormeaux on fait aussi pour les porcs des infusions ou des soupes auxquelles on ajoute de la farine.

L'Ormeau est un arbre de tradition, très souvent planté autrefois dans les villages. Celui de Riddes qu'on a malheureusement abattu il y a quelques années, était déjà célèbre au 15^{me} siècle ; Ardou en possède encore un très âgé et tout ébranché. Les feuilles des Ormeaux ont même servi à la nourriture des hommes : dans les temps de disette elles étaient séchées, moulues et mélangées au pain ; cet usage ancien a été repris en Allemagne et en Autriche en 1917.

D'autres plantes entraient aussi, autrefois, dans la fabrication du pain, comme les chatons de Noisetier et les chatons à

étamines de certains Saules, les bourgeons de Hêtre et de Tilleul et même les écorces du Pin sylvestre. Les rameaux de Genévrier, et plus particulièrement les baies, étaient très utilisés, ces dernières le restent encore, mais comme condiment. On brûle les rameaux pour fumer et sécher la viande et comme désinfectant dans les chambres, les écuries, surtout en temps d'épidémie.

Les aiguilles de Sapin, d'Épicéa, de Pin sont parfois utilisées sous forme de rameaux coupés, mélangés au foin. A la montagne, le printemps tarde beaucoup à venir certaines années. On peut imaginer l'angoisse des populations ne sachant plus comment nourrir leur bétail.

A Saas-Almagell, petite commune à 1700 m., le sol rocheux, peu productif, ne donne même pas en suffisance d'arbres sauvages ; les habitants s'en vont, en août, jusque sur les pentes de Mattmark vers 2200 m., à 3 heures de marche environ, pour couper les rameaux des Saules nains qui rampent sur les éboulis et les moraines. On cueille surtout le Saule helvétique et le Saule faux myrte. Lorsque les rameaux sont secs on les réunit en charges d'une cinquantaine de kgs et chacun, ployant sous ce lourd fardeau, reprend le chemin de la vallée.

Au moment où elles tombent, les feuilles ont subi des modifications telles qu'on ne peut plus les utiliser pour la nourriture du bétail. Il y a cependant une exception : les feuilles du Frêne sont recueillies après leur chute et mélangées au foin.

Cette utilisation des arbres à feuilles caduques a certainement joué un rôle important dans la dispersion des espèces. Nos ancêtres appréciaient ces arbres mieux que la génération actuelle. Ils y voyaient non seulement un supplément de nourriture en cas de besoin, mais aussi un embellissement du paysage, un moyen de se préserver du vent, de consolider des terrains, d'abriter gens et bêtes contre la pluie. C'est pourquoi ils ont planté si souvent des Erables dans les villages et les hameaux, jusque dans les mayens et les pâturages. Près des habitations, des chapelles et des églises, ils ont aussi planté des Ormeaux, des Tilleuls et parfois des Peupliers comme à Ovronnaz, St-Martin, Vissoie, Sierre, Corin. Le long des chemins et des bisse ils ont multiplié les Ormeaux, les Chênes et aussi les Frênes au bois précieux, croyant même que les Frênes préservaient de la foudre et des

serpents. Comme bordure des canaux, des rivières et des routes ce sont les Peupliers aux formes élancées qu'ils ont choisis.

Les Rhéto-romanches des Grisons ont toujours considéré l'Erable comme un arbre sacré. C'est sous son ombrage qu'ils tiennent leurs réunions ; leur revue porte le nom d'« Ischi », soit : érable ! Lorsque, en 1799, les Français pénétrèrent dans le pays et, par bravade, tirèrent sur l'Erable de Trons, l'arbre a, dit-on, saigné de douleur. Belle allégorie, montrant aux utilitaristes à outrance de notre époque, comment nos ancêtres savaient apprécier les arbres et vivaient avec eux.

Cette ancienne méthode d'utiliser les feuilles des arbres est jugée très différemment aujourd'hui. Ceux qui cherchent à moderniser le Valais la condamnent, sans même en étudier l'intérêt pratique : « une vieille routine », disent-ils avec dédain. Ceux qui ne voient pas nécessairement un progrès dans toute nouveauté et qui estiment à leur juste valeur les choses et le genre de vie du passé, sont heureux que cette tradition se conserve, et ils admirent l'originalité du paysage parsemé irrégulièrement de ces arbres aux originales formes élancées. Ils pensent qu'un tel paysage est plus beau que les longues lignées d'arbres géométriquement disposées dans l'agriculture américanisée. Sans d'ailleurs beaucoup se soucier de ces appréciations contradictoires, les paysans continuent une tradition née d'une longue adaptation aux conditions de notre pays.

La taille des arbres sauvages nous suggère encore cette réflexion : ceux qui se plaignent si amèrement des temps présents songent-ils à nos ancêtres, obligés parfois de se nourrir de glands et de fâmes, de feuilles d'Ormeaux et d'Oseille, de bourgeons de Noisetiers et d'Erables, de chatons de Saules, de rameaux et de graines de Génévriers, d'écorce de Pins ?...

Sion, 11 avril 1941.
